Section AMOPA 69
5 rue Anselme
69317 Lyon cedex 04
rhone.amopa@gmail.com
www.amopa69.fr

EXEMPLES DE PRODUCTIONS

EXPRESSION FRANÇAISE :

SUJET : *La récréation est-elle pour toi un moment attendu ? Raconte une récréation que tu as appréciée.*

La récréation c'est un moment que j'attends avec impatience parce qu'on peut se défouler, crier, jouer, s'amuser pour se calmer ensuite avant de retourner travailler en classe. La récréation c'est aussi pour faire des spectacles pour les présenter à notre classe et à d'autres classes ensuite. On peut préparer des poésies qu'on met en scène, des danses et des chansons qu'on aime bien. Ensuite on frappe aux portes des classes pour faire des brigades d'intervention poétique : on les surprend, on les dérange et on leur montre ce que nous avons répété et préparé avant. Mais les maîtresses sont au courant et d'autres classes viennent le faire chez nous aussi. Donc la cour c'est notre lieu de création et de récréation. J'aime aussi quand on joue tous ensemble. Les filles attrapent les garçons ou les garçons attrapent les filles. Les garçons galopent plus vite alors c'est dur de les rejoindre eux, mais ce n'est pas grave car c'est un jeu avec un but et des règles bien définies pour profiter et s'amuser.
J'aime trop ces parties car au moins toute la classe joue et profite ensemble. On se mélange tous et on se sent solidaires et sans différence.

MARTIN Noriane, Classe de CM1

Sujet : *imaginez que Naïm aille poursuivre ses études en France (et non au Canada). Après quelques mois en France, il écrit à Tal pour lui parler de sa vie dans ce pays, de ce qu'il y découvre, il évoque les différences entre son existence à Gaza et son existence en France (vous pouvez le faire étudier dans la ville de votre choix : Paris, Lyon…). Dans sa lettre, il doit avoir le regard d'un étranger par rapport aux habitudes de vie, aux loisirs, à la liberté, aux rapports homme/femme etc. la lettre doit également exprimer les émotions qu'il ressent. Vous devez utiliser les différents moyens étudiés afin de rendre la lettre vivante. Votre texte devra comporter trois paragraphes organisés et respecter les critères de présentation d'une lettre.*

Lyon, le 2 février 2005

Chère Bakbouk,

Et oui c'est moi, Naïm, comme promis je t'écris une lettre de France, plus précisément de Lyon. Ah la France, la France, la France … c'est comment dire … irréaliste, fantastique, différent, unique, incroyable. C'est un pays libre, c'est un rêve pour Gaza, un avenir impossible.

Tant que tu n'as pas mis les pieds en France tu ne peux pas savoir comment c'est. Il y a tant de différences avec Gaza ! Savais-tu que l'on pouvait acheter un billet de train en toute liberté sans présenter de papiers d'identités et qu'en moins de dix minutes tu y étais, regardant le paysage défilé ? Les moyens de transports sont très variés ici. Il y a le tramway, c'est un train desservant de nombreuses stations tout au long de la ville. Le taxi, quant à lui, est une voiture avec un chauffeur qui t'emmène où bon te semble mais cela coûte très cher. Et pour finir ce petit passage sur les transports en commun, il y a le métro. Le métro est mon préféré car figure-toi qu'il passe sous-terre. Sous-terre ! Tu te rends compte ! La sensation qui me traverse le corps quand j'y suis est indescriptible. C'est une sensation de liberté. Je t'imagine dans ce wagon le visage collé aux fenêtres observant les stations avec attention. Tout ça me rappelle un jeune couple que j'ai croisé quelques jours après mon arrivée. La femme était asiatique et l'homme congolais, c'était très étrange de voir un couple avec des origines si différentes et en plus ils s'embrassaient. Je suis sûr qu'ils n'étaient pas mariés. Cela m'a frustré et surtout beaucoup surpris. Quelque chose en moi me disait de les séparer comme si le visage maléfique de Gaza se réveillait en moi.

Connais-tu les différents quartiers ? Quelle question, je sais pertinemment que non. Alors tout d'abord il y a le vieux Lyon. Comme tu l'as sûrement compris, c'est la plus vieille partie de la ville où trône en plein centre la cathédrale Saint-Jean datant du 12ème siècle, son horloge est absolument magnifique. De nombreux magasins à souvenirs accompagnent la cathédrale où des touristes achètent des babioles à des prix exorbitants. J'aime aussi Bellecour, c'est un quartier avec beaucoup de boutiques. J'aime y flâner en découvrant les différentes devantures des échoppes ou tout simplement en observant les passants.

En parlant de passants, j'ai remarqué que les autochtones sont peu bavards contrairement aux habitants de Gaza. Par exemple, hier, je suis allé à l'épicerie du coin quand un vieillard m'a abordé d'une manière tout à fait inexplicable. Il a commencé par me demander d'où je venais alors je lui ai gentiment répondu que j'avais pratiquement vécu toute ma vie à Gaza puis il m'a violemment insulté. Non mais j'hallucine ! J'étais hors de moi, je n'y croyais pas ! Il s'était cru où cet espèce de … Excuse-moi. Je ne m'en suis toujours pas remis. Je ne pensais pas que les français étaient aussi froids et malpolis. Je suis très déçu sur ce point-là.

Mais ne nous démoralisons pas pour de si petites choses. La vie est si courte …

T'ai-je parlé de mon logement ? Il est très convivial avec une chambre d'étudiant avec une kitchenette et une salle de bain. Je m'y sens bien, je m'y sens chez moi. Ma fenêtre donne sur une petite cour recouverte de végétation, ça change beaucoup de Gaza ! J'ai essayé d'y faire un tour l'autre jour mais ce n'était pas une bonne idée … Je suis tombé dans un buisson et me suis griffé tout l'avant-bras. Et bien sûr ça ne pouvait pas en finir là ! Mon corps tout entier s'est recouvert de boue… Je ressemblais à un apprenti soldat ! Pour en revenir à mon appartement, j'ai de la chance car il est très proche de mon école de médecine. Elle se situe dans le 3ème arrondissement près de Grange-Blanche. Je m'y suis fait pas mal d'amis d'ailleurs. Ils sont tous très différents mais nous avons un point commun. L'écriture. J'aime noircir des feuilles blanches et celles-ci sont pout toi.

J'apprécie beaucoup cette nouvelle vie et je te le promets, un jour, tu en feras partie.

Je pense à toi, Naïm

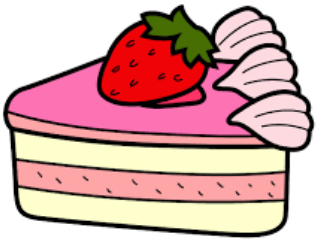
ROUMY Maylis, Classe de 4ème

POÉSIE :

SUJET : *inventer librement un poème (de huit à seize vers) sur le thème de votre choix.*

RECETTE DE L'AMITIÉ

Prenez une pincée de rire,
Un grand bol de sourire,
Une poignée de chance,
A la poubelle, la vengeance !
Ajoutez les œufs de la victoire,
Et oubliez tout ce qui est noir.
Mélangez avec la cuillère de l'amitié,
Mettez au four de la générosité,
Aux vingt degrés de l'humour.
Quand c'est prêt, sortez du four.
Ce délicieux gâteau m'a donné,
Le goût de l'amitié.
C'est avec lui que j'ai choisi,
Celle qui sera ma meilleure amie.



DEVAUX Clarisse, Classe de 6ème

JEUNE NOUVELLE :

LE JEUNE DU DÉSERT

Arrivé avec sa tante, le compagnon de la tante qui se nomme Arthur, et ses trois frères, dans un pays qui n'est pas le leur, qui est le Maroc, un pays qui se situe au nord de l'Afrique, le jeune Enaphets âgé de huit ans, originaire de la République Démocratique du Congo, découvrit la vie sans ses parents surtout sa très chère maman. Les jours, les semaines et les mois passèrent, le jeune commença à s'habituer au pays même si la langue lui faisait défaut, il essaie de s'adapter. Les jeunes du quartier l'appelaient « azi » (noir, nègre etc….en darija) mais il ne savait ce que cela voulait dire.

Un jour il rentrait d'un match de foot, tout content, avec l'un de ses petits frères, quand sa tante l'appela pour lui parler seul à seul dans la chambre.

« Pardon ! Je referai plus, je vais plus salir autant mes habits !!

- De quoi tu parles ? Écoute-moi, il faut que je te dise quelque chose, tu sais que tu es le plus grand de tous tes frères ici présents ?
- J'étais pas là quand ils ont cassé votre téléphone.
- Non tu vas m'écouter, oui ! Ok on doit devoir quitter encore ce pays.
- Pour aller où ?
- Écoute-moi sans m'arrêter ? s'il te plaît. Merci. Je répète on doit devoir quitter ce pays et l'argent que j'ai n'est pas assez pour payer le voyage de tout le monde. Je vais devoir partir avec tes frères, tu resteras avec tonton Arthur.
- Mais pourquoi c'est pas moi qui pars avec les autres et vous vous pourriez travailler pour chercher l'argent qui manque pour nous rejoindre.
- J'avais pensé à ça mais il y a plusieurs inconvénients : si vous partez seul vous risquez de vous perdre et que l'on vous retrouve pas vu que vous êtes jeunes. Ces gens sont malsains, ils risquent de vous tuer ou de faire je ne sais quoi avec vous. Non c'est décidé c'est moi qui pars.
- Ok vous avez raison de toute façon vous reviendrez me prendre hein ?

- Si, toi en premier et puis tonton Arthur promis, fais-moi un câlin, mais c'est qui qui a cassé mon téléphone ?
- Je sais pas ».

Elle sortit au salon en criant : « oh ! C'est qui qui a cassé mon téléphone ? »
L'avant-dernier des frères d'Enaphets, Dumu qui avait trois ans répondit :
« Ena pris féyéphon cassé ça là-bas.

- Hey Ena, t'a cassé mon téléphone et tu m'avais dit que tu ne sais pas où il est !
- Non je l'ai pas cassé.
- Et tu mens en plus tu es puni, va au coin ».

Dumu cria : « non !! Ena pas cassé féyéphon, c'est moi ai cassé ça.

- Ok, je ne comprends pas de quoi tu parles, il est où le téléphone ?
- Je l'avais caché derrière le frigo pour que vous ne tapiez pas Dumu parce que c'est lui qui l'a cassé.
- Donne-moi ça ! Mais t'es quand même puni, va au coin et demain tu sortiras pas de toute la journée.
- Orh… pourquoi toujours c'est moi ? Alors que j'ai rien fait ! ».

Ena alla au coin. Quinze minutes plus tard sa tante l'appela pour aller manger. Il mangea, alla prendre sa douche pour aller se coucher. À trois heures du matin sa tante le réveilla et lui dit en chuchotant : « Le passeur vient de nous appeler nous allons partir. Tiens cet argent, cache le dans tes poches, tonton Arthur te donnera aussi quelque chose demain. Ne lui dis pas que je t'ai donné cet argent. Va dormir maintenant, fais-moi d'abord un câlin. »

Après le câlin Ena alla dormir. Le matin il se réveilla et vit en premier le copain de sa tante, il dit : « Tonton j'ai rêvé que tata est partie et elle m'a dit que tu devais me donner de l'argent, je sais que c'est impossible vous ne me donnez jamais de l'argent ».
Gêné par les propos d'Enaphets il répondit en souriant : « Non t'as pas fait un rêve, c'est vrai elle est partie avec tes frères et oui je vais devoir te donner de l'argent. Pas maintenant mais ne tiens plus jamais ce genre de propos. »
Ena répondit : « Ok tonton ». Et Ena sortit de la maison pour aller voir ses amis marocains qui venaient de l'école. Il joua avec eux au football, rentra tard vers vingt-deux heures tout sale.
Le copain de sa tante le gronda en disant : « Hey, tu te crois où là déjà, t'arrives tard, tu viens aussi tout sale. Il y a pas ta tante ici pour laver tes habits chaque jour et te faire à manger. Tu vas devoir apprendre à faire à manger tout seul maintenant comme un grand et si tu ne sais pas et bah tant pis pour toi. Va te laver !! »
Ena alla se laver. Quand il sortit de la douche Arthur lui dit : « excuse-moi, j'étais énervé pour un truc qui ne te regarde pas, prends cet argent et va t'acheter quelque chose à manger pour ce soir.»

Tout content il sortit de la maison en courant, alla chez l'épicier du coin, acheta des œufs, du pain et une boîte de thon. L'épicier lui dit : « j'ai pas assez de monnaie, j'ai déjà fait mes comptes. Je te la rendrai demain». Il rentra, cassa les œufs en désordre, mélangea avec le thon, l'ail, un petit bout de poisson qui était resté du repas d'Arthur, des tomates. Il mélangea le tout et le mit au feu avec de la limonade. Il le mangea, eut mal au ventre et il alla aux toilettes. En sortant Arthur lui dit : « petit tu pourrais tuer un bébé avec ce que tu viens de faire ». Gêné il rentra dans la chambre et se coucha. Le lendemain vers seize heures il alla chez l'épicier.
« Bonjour monsieur Mohamed, je viens prendre ma monnaie.
- Quelle monnaie ? On vous connaît vous les noirs, vous volez partout. Et il se mit à parler en arabe marocain, le darija. Tous les gens dans l'épicerie le regardaient bizarrement. Vas-y, sors sale noir, en plus tu pues. »
Impuissant devant cet acte, il sortit de l'épicerie et rentra chez lui. Il raconta ce qui venait de se passer à Arthur qui lui répondit : « C'est bien. Qu'est-ce que tu veux que je fasse !? ». Et il sortit de la maison en claquant la porte.

Trois mois passèrent et la tante d'Enaphets ne donna pas signe de vie. Le jeune continue sa vie avec les difficultés que la langue lui pose. Il se sentait très épanoui, calme, et il était poli. Tout le quartier le connaissait. Il aidait les vieux à transporter leurs affaires quand ils revenaient du marché. Il donnait de l'argent aux mendiants.
Le père d'un de ses amis lui a même dit une fois : « Petit, tu forces l'admiration par rapport à nos enfants d'ici. »
Enaphets sourit et lui dit : « Monsieur, j'essaie de faire de mon mieux. »

Le père de son ami lui dit : « Tu fais plus que de ton mieux ». Ils riaient.
Un samedi comme les autres Enaphets se réveilla et le copain de sa tante lui dit :
« Il faut qu'on parle.

- Oui je suis tout à vous tonton.
- Ça fait presque trois mois et demi que ta tante est partie avec tes frères, elle donne pas de nouvelle. Tu sais que j'ai travaillé comme maçon et je fais aussi des petits boulots au marché ?
- Oh oooh ça sent mauvais !! oui je le sais.
- Et j'ai maintenant assez d'argent pour payer mon voyage, mais pas pour toi. Je pourrai te payer quelques mois de loyer et vu que j'irai en Europe là où est ta tante, je lui dirai que t'es resté seul, comme ça elle pourra t'envoyer de l'argent chaque mois et tu vivras seul comme un grand.
- Mais tonton vous pouvez pas m'abandonner tout seul, j'ai que huit ans, vous vous rendez compte ; et il pleura.
- Je sais et puis je ne suis pas de ta famille donc je m'en fous. J'ai déjà payé la moitié de l'argent chez les passeurs marocains, je pars demain.
- Vous partez demain et vous me le dites maintenant ? Ah ngayi* ! Vous auriez pu me le dire avant pour que je me prépare. Pourquoi vous me faites ça ?

*(**ah ngayi *:* pauvre de moi en lingala**)

- C'est pas de ma faute, ces passeurs ne te disent pas le jour du voyage avant quarante-huit heures et voilà je te l'ai dit, point. Enaphets sortit de la maison en courant et alla se mettre en haut d'un arbre où il jouait souvent à cache-cache avec ses amis, il se mit à chanter en pleurant. Soudain surgit une dame en bas de l'arbre qui lui dit en français : « De qui est cette chanson que tu chantes mon petit ?
- C'est une chanson qu'on avait créée moi et mes frères
- Et ne voudrais-tu pas devenir musicien un jour ? Tu as une belle voix.
- Madame, j'ai un grand problème et je pense pas que ça sera possible
- Haha, tout le monde à des problèmes, n'oublie jamais qu'après toutes les guerres vient une grande paix. Sois juste un grand guerrier et bats-toi pour voir la lumière qui viendra. Je m'en vais mais je reviendrai.
- Qui êtes-vous madame ? ». Elle s'en alla sans rien dire.

La nuit tomba, Enaphets descendit enfin de l'arbre, rentra chez lui.
Le copain de sa tante le vit tout souriant, il lui dit : « d'où viens-tu ? Je t'ai cherché partout tu m'as fait peur.

- J'étais sur l'arbre, au jardin du coin de la rue.
- Ah !! J'avais pas pensé à ça, bon, j'ai fait du pondu et du foufou, tout est dans la cuisine. J'en ai fait peut-être trop mais c'est bon, c'est notre dernier repas ensemble. Va laver tes mains, je vais poser la nourriture à table. »

Enaphets alla laver ses mains et se mit à table. Il mangea et alla dormir.

Le lendemain il se réveilla très tôt le matin parce qu'il avait dormi très tôt la nuit précédente. Il prit son petit déjeuner. Arthur se réveilla, lui dit : « il est six heures du matin, qu'est-ce que tu fais debout à cette heure ?

- Je me suis endormi vers dix-neuf heures hier.
- Et bien vas te recoucher, ne dérange surtout pas mon sommeil.

Enaphets alla se recoucher. Quelques heures après il se réveilla et vit une lettre sur la table. Il la prit et la lut : « Très cher petit, j'ai dû aller à la frontière, les passeurs m'ont appelé. Ils m'ont dit que c'était le jour favorable pour passer. J'avais déjà payé deux mois de loyer au bailleur, si je ne reviens pas dans deux jours c'est que je suis parti ou mort. J'ai acheté quelques provisions chez l'épicier. Il m'a dit que tu voulais l'arnaquer, ce n'est pas bien le vol, j'ai toujours su que t'étais un voleur. Tu fais honte à ta famille, je t'ai laissé cinquante dirhams dans ma chambre et j'ai mis la clé sur le frigo. Je sais que t'as pas la taille qu'il faut pour le prendre, monte sur la chaise et surtout ne casse pas ma chaise que j'ai dû acheter très cher. On se retrouvera peut-être, garde bien la maison. Que Dieu soit avec toi. Signé tonton. »
Enaphets se parla à lui-même : « Il m'a traité de voleur ! En plus il n'a pas eu le courage de me réveiller pour me dire qu'il partait. Il m'a abandonné, c'est pas juste. Et là il se mit à pleurer.
Snif snif ! Il faut que j'arrête, je vais devenir un homme maintenant, snif ! Et en plus j'aurai plus de liberté pour jouer. Wééé ! C'est génial ! Non. Il m'a quand même abandonné… ». Il se remit à pleurer.

Soudain on frappe à la porte : « oui j'arrive ! C'était son ami Ayoube.

- Azi, viens on va jouer à la Playstations chez moi, mais il nous manque juste la télé. Zakaria va la chercher chez son oncle.
- Amène ta Playstation, il y a personne chez moi.
- Khalil et Zakaria peuvent aussi venir ?
- Oui ils peuvent, faites vite et n'oublie pas les chips de ton grand frère.
- Je peux pas il va me frapper.
- Vole-les, il saura rien, tu diras que c'est ta petite sœur, de toute façon personne ne l'accuserait chez vous
- Ok on arrive. »

Quinze minutes plus tard ils arrivèrent enfin : « Hey ! Vous avez mis trop de temps pour venir, vous avez peur que je vous gagne ??

- Sir a 3ayen*, tu connais pas jouer, on verra oui on verra. »

Ils jouèrent aux jeux vidéo des heures et des heures jusqu'à ce qu'il fasse nuit.

*(**Sir *a* 3ayen *:* vas-*y* tu es nul en darija dialecte marocain**)

La fatigue et le sommeil commençaient à se faire sentir. Zakaria dit : « C'est ma dernière partie, si je perds je rentre chez moi ». Il perdit, se leva pour partir. Les autres le suivirent aussi. Ayoube dit à Enaphets : « Je te laisse ma console, on pourra jouer demain quand je rentrerai des cours. Sinon ils sont où ta famille ? »

- Ils sont partis en vacances pour un bout de temps.
- Ils ont pris la mer Ha Ha Ha !
- Oui c'est ça.
- Ils sont forts, ils traversent l'océan à la nage.
- Qu'est-ce que tu racontes, ils ont des pirogues.
- C'est pareil, vas-y ! À demain. Je crois que je vais venir dormir chez toi, vu que c'est vendredi et que j'ai pas de cours les week-ends. Je demanderai quand même à mes parents.
- Si tu veux, comme ça le week-end prochain je dors chez toi.
- Oui si tu veux aussi. »

Deux mois passèrent. Enaphets et ses amis se goinfraient de mauvais aliments, de sucreries et ne mangeaient pas équilibré. Et la maison était devenue toute sale.

Soudain quelqu'un frappa à la porte. Enaphets ouvrit la porte, c'était le propriétaire de la maison : « Ils sont où tes parents ?

- Ils sont en voyage monsieur.
- S'ils viennent pas ce soir tu ramasses tes affaires, et tu sors de la maison. Le jour du loyer c'était hier mais aujourd'hui à une heure du matin si j'ai pas mon argent, tu sors.
- Mais monsieur…

Il claqua la porte, sans entendre ce qu'avait à dire Enaphets. Trente minutes plus tard on frappa à la porte à nouveau. C'était vingt-trois heures quarante : « Qui frappe à la porte à cette heure ? Se dit Enaphets.

- C'est qui s'il vous plaît ? demanda Enaphets.
- C'est la police, ouvre s'il te plaît. Ena ouvrit la porte.
- Oui monsieur ?
- Ils sont où tes parents ? Ce monsieur avait porté plainte contre eux le mois passé pour défaut de paiement de loyer.
- Mais monsieur Rachid, mes parents ne vous ont-ils pas payé deux mois d'affilée, c'était juste hier que ça s'est épuisé.
- Ça ne me regarde pas ! Parlez avec la police. Monsieur le policier je veux qu'il sorte de chez moi, j'ai le droit.
- Alors jeune homme, rassemblez vos affaires et sortez, sinon je le ferai moi et mes hommes. » Avant qu'il eût fini de parler les autres policiers entrèrent et commencèrent à jeter tous les meubles par la fenêtre, et leur chef prit Enaphets de force et le sortit de la maison. Tout le quartier se réveilla et personne n'alla au secours d'Enaphets. Sous une pluie ardente, il courut chez son ami Khalil, il sonna et le père de Khalil, Bouchaib, lui ouvrit la porte. Il lui expliqua les faits en détail. Le père de son ami lui dit : « Je ne peux pas te garder chez moi mais par contre tes affaires oui ! Pendant quelques temps ça passe. On va t'aider moi

et Khalil à les transporter et tu vas dormir ailleurs ». Ils l'aidèrent et Ena se retrouva tout seul la nuit sous une pluie qui ne cessait de tomber.

Le matin la pluie s'arrêta. Tout mouillé, dans un petit coin, Ena tremblait de froid. Les gens passèrent et personne ne venait lui parler pour lui demander comment il allait, même ses amis. Il resta dans ce coin de la rue jusqu'à treize heures et alla chez le père de son ami. Celui-ci ouvrit la porte, et lui dit : « Bonjour t'a bien dormi je suppose et pourquoi trembles-tu ?

- J'ai dormi dehors monsieur, sous la pluie et je suis passé pour me changer.
- C'est bien, mais dis-moi as-tu mangé quelque chose ?
- Non monsieur.
- Je vais te donner ta valise mais le divan et la télé je les ai déjà vendus, tu prendras ta valise et tu reviens plus jamais chez moi. »

Il lui donna sa valise et ferma la porte en claquant. Ena se mit à pleurer et Bouchaib sortit sa tête de la fenêtre et lui dit : « Va-t'en ! sinon j'appelle la police sale noir ».

Ena prit son sac et commença à marcher en pleurant. Il marchait pas après pas sans savoir où il allait, il trouva refuge dans une ruelle et dormit sur sa valise pour qu'on ne la lui vole pas.

Le matin, un jeune homme élégant le réveilla et lui dit : « Qu'est-ce que tu fais ici petit ? ».

Ena se leva et lui expliqua toute son histoire et l'homme lui dit : « Je vais t'héberger pendant quelques temps et on ira dans une association caritative. Ils pourront t'aider ».

Ena alla avec lui et dormit deux jours d'affilé. Quand il se réveilla l'homme lui dit : « Je t'ai laissé dormir, tu étais vraiment fatigué, habille-toi parce que je vais t'accompagner à l'association caritative ».

Il s'habilla, prit sa valise et tous deux prirent le chemin de l'association. Ena ne lui demanda pas son nom. Ils arrivèrent devant la porte, le jeune homme lui dit : « Vas-y entre tout seul, je ne peux pas venir avec toi là-bas ». Ena entre et la secrétaire lui demande : « C'est pourquoi monsieur ?

- J'ai un problème, je dors dehors.
- Entrez, montez les escaliers jusqu'au deuxième étage le bureau C ». Elle se dit : « Pff ! Le monde est fou, tout le monde a des problèmes même les enfants ».

Ena monta jusqu'au bureau C, frappa à la porte, on lui dit d'entrer. Il trouva deux dames dans ce bureau, à deux postes de travail différents. L'une d'elle lui dit : « Oui jeune homme, que voulez-vous ? Ena s'avança vers elle en tremblant.

- N'aie pas peur fiston qu'est-ce qu'il y a ?
- Madame, je dors dans la rue, je suis venu avec ma tante dans ce pays, elle m'a laissé tout seul.
- Ils sont où tes parents ?
- Ils sont restés dans mon pays le Congo. Il y avait la guerre. Je suis parti avec ma tante et mes frères. Maintenant ils sont partis avec elle en Europe.
- Tous les congolais ont la même histoire, on vous connaît avec vos mensonges, ça se trouve tes parents sont juste dehors. Ils t'ont fait entrer juste pour avoir plus d'aides.
- Arrête ça Rachida ! répliqua aussitôt l'autre dame, tu vois du mal partout. Moi je le crois ce jeune homme. Viens vers moi petit, je vais t'inscrire mais par contre tu dois repasser la semaine prochaine, jour pour jour, on te dira ce que tu devras faire. Et prends ces vêtements, ce sont des dons qui viennent du monde entier pour les enfants. »

Elle les lui donna avec de l'argent. Ena la remercia et sortit du bureau. Il retrouva l'homme qui l'hébergeait, lui expliqua ce qu'il s'était passé en détail, puis ils partirent chez le jeune homme élégant. Ena mangea et quelques heures plus tard il dormit.

Soudain vers trois heures du matin des policiers cassèrent la porte et entrèrent. Ils demandèrent à Ena où étaient ses parents.

« Ils ont commis plusieurs crimes, il y a eu plusieurs plaintes contre eux.

- Je vis pas ici on m'héberge seulement. Répondit Ena en tremblant.
- Vous êtes en état d'arrestation, vous avez le droit de garder le silence, vous avez le droit de faire appel à un avocat. Les policiers emmenèrent Ena au commissariat.

Enfermé dans sa cellule, Ena se mit à chanter la chanson de son chanteur préféré Thems : « Pourquoi toujours moi », en pleurant. Cinq heures plus tard un policier vint dans sa cellule pour le prendre et l'emmener devant

le procureur du roi. Le procès commença. Il s'était assis, on lui disait ses chefs d'accusation en arabe, il ne comprenait rien. Il cria : « Je suis mineur et en plus il me faut un avocat !! ». Mais ils faisaient tous semblant de ne pas l'écouter et continuaient le procès.
Ensuite le procureur lui dit : « Je vous condamne à quatre ans de prison ferme dans la prison locale d'Oujda. Si vous avez les moyens, vous pourrez payer la caution qui s'élève à soixante-mille dirhams marocains.
« Mais je suis qu'un enfant je pourrai pas payer cette somme !

- Cela poussera vos parents à se montrer.
- Mais ce ne sont pas mes parents !
- Allez ! Sortez-le-moi d'ici, je veux plus le voir !! » s'exclama le procureur.

Les policiers le prirent et l'emmenèrent en prison avec des adultes. Tous les prisonniers le regardaient bizarrement, l'un d'eux lui dit : « Toi passer dans ma cellule ce soir petit », avec un sourire pervers. Un autre répliqua aussitôt : « Ce n'est qu'un enfant ! ».
Les gardiens le laissèrent dans la cour où se mettaient la plupart des grands criminels du pays. L'un d'eux lui dit : « Courage fiston, prends ce paquet de cigarettes tu pourras le troquer contre de la nourriture ».

Ena alla s'assoir sur un banc et soudain éclata une bagarre entre les prisonniers. Le directeur de la prison descendit avec les gardiens, tira deux coups de feu en l'air avec son pistolet et cria : « chi koul ! chi koul !! » ce qui n'avait pas de signification en arabe. Tous les prisonniers se mirent à terre, sauf Ena qui ne comprenait rien. Le directeur de la prison vint vers lui et lui dit « tu viens d'arriver et tu crées déjà des émeutes ». Ena ne lui répondit pas. « Parle, parle petit voyou !! Enlève tous tes vêtements, tu resteras comme ça sans habit et tu dormiras dans la cour ce soir qu'il fasse froid ou pas ». Ena enleva tous ces habits. « En plus tu entres avec des paquets de cigarettes dans ma prison. Tout le monde dans sa cellule, sauf ce petit ». Ils partirent tous, Ena resta seul silencieux.
Deux heures plus tard il commençait à neiger. L'un des prisonniers jeta son habit par la fenêtre de sa cellule qui donnait sur la cour, mais Ena ne bougea pas pour aller le prendre. Il cria ensuite « Ça va petiiit !! ». Ena ne lui répondit pas, tous les prisonniers se mirent à crier. Le directeur de la prison ordonna aux gardiens d'aller jeter de l'eau froide sur Ena.
L'un d'eux dit à Ena : « Ce sont les ordres qui viennent du chef, si je le fais pas il y aura des représailles contre ma famille, désolé ». Ils jetèrent un tonneau d'eau sur lui et partirent. Tous les prisonniers crièrent et ne cessèrent de crier.

Une heure plus tard le gardien qui s'était excusé vint vers lui et lui dit : « A quoi tu penses petit ? ». Ena ne lui répondit pas. Il lui dit ensuite : « Il ya une personne qui a payé ta dette. Elle t'attend dehors ». Il prit Ena et le porta jusqu'à l'intérieur, lui donna ses habits et lui dit : « Vas-y t'es un homme libre petit ».

Ena sortit et vit la femme qu'il avait vue dans le parc il y a de cela quelques mois. Surpris, il dit :
« Qu'est-ce que vous faites la !? Pourquoi avez-vous payé pour moi ?

- Bonjour, je fais partie d'une fraternité qui s'appelle « Le soleil dans la main ». Nous vous surveillons depuis que vous étiez bébé, vous et votre famille. Nous contrôlons les gouvernements, les banquiers, nous sommes partout.
- Ah oui les Illuminatis !?
- Nous ne sommes ni Illuminati ni franc-maçon, nous sommes plus que des simples penseurs, nous agissons. Votre père en faisait partie, hélas il est mort il y a deux mois dans une mission en Ouganda, mais vous ne le saviez pas.
- Non. Répondit Ena et il commença à pleurer. Elle lui dit,
- Séchez vos larmes monsieur, mes chefs sont les plus riches du monde. Comme je vous l'ai dit, votre père en faisait partie et vous allez faire de même. Je vous initierai à l'art de la lumière jusqu'à ce que vous « touchiez le soleil ». Normalement, c'est votre père qui devait être votre parrain, vu qu'il n'est plus de ce monde, c'est moi qui vais vous parrainer jusqu'à ce que vous touchiez le soleil. Vous allez renoncer à toute votre famille, vous ne les reverrez plus jamais et vous n'essaierez pas d'entrer en contact avec eux. Vous ne manquerez de rien financièrement. Vous aurez une nouvelle famille qui sera notre fraternité. Vous œuvrerez pour le bien de l'humanité et vous chercherez à vous perfectionner de jour en jour.
- Et si je dis non madame, qu'est-ce qu'il va m'arriver ?
- Vous allez mourir monsieur, on sera obligé de vous tuer parce que vous connaissez l'existence de notre société.

- Qu'est-ce qui me prouve que le soleil ne va pas me brûler ou m'illuminer au point de ne plus rien voir ?
- Vous aurez huit ans pour apprendre les bases avant d'aller à l'aventure de l'art très très sombre du contrôleur qui est aussi le premier niveau de notre fraternité.
- Je n'ai pas tout compris mais je veux bien en faire partie et je suis prêt madame à toucher le soleil avec mes mains.
- Allons-y futur apprenti.

« Quelle que soit la durée de la nuit le soleil finit toujours par apparaître. Nous ne pouvons pas avoir une vie parfaite, la mort est tout près. Vivons au jour le jour car seul le phénix peut renaître. » (Auteur : Thems)

BATEKELA Mukendi, Classe de 2nde

SUJET : *Rédiger un conte au choix.*

- Je vais chez mamie !

Cette phrase, je la prononçais souvent, un peu trop selon mes parents, ils auraient certainement préféré que je révise pour mon bac à venir, mais cela m'était égal. J'aimais aller chez ma grand-mère, personne ne pouvait m'en empêcher !

C'était donc en ce froid matin d'hiver 2007, que je traversai la rue Saint-Paul, dans le Vieux Lyon où je vivais avec mes parents, pour me rendre, comme tous les samedis, à la maison de mamie Neî.

Après une bonne demi - heure de métro jusqu'à Villeurbanne, j'ouvris son portail et sonnai à la porte.

- « Qui est là » ? cria-t-elle.
- « C'est moi, Bessodia » !

Je n'appréciais pas mon prénom. C'est ma grand-mère qui l'avait choisi. Il signifiait « dans le secret » en Hébreu. Je n'avais jamais compris pourquoi elle m'avait appelée ainsi. Je respectais les choix de ma grand-mère, pourtant, j'aurais pu me passer de celui-ci.

- « Rentre ma chérie », répondit-elle rassurée, en m'embrassant affectueusement.

J'essuyai mes pieds sur le paillasson et entrai. Je vis dans le couloir de nouveaux cartons de déménagements ; ils s'empilaient depuis deux bonnes semaines maintenant.

Mamie se sentait beaucoup trop seule dans cette grande maison. Quitter Villeurbanne, lui permettrait de se rapprocher de nous, ce qui la rassurait.

- « Comme je suis heureuse de te voir » ! chuchota-t-elle en m'enlaçant.
- « Tu as bien avancé depuis samedi dernier » !
- « Oui, mais tous ces souvenirs à enfouir… j'aimerais que cela cesse le plus vite possible… »
- « Veux-tu que je t'aide » ?
- « Oui, volontiers ! Va trier les affaires du bureau s'il te plaît ma douce ».

Je gravissais les marches quatre-à-quatre tant l'idée de la voir nous rejoindre me réjouissait. Je poussai difficilement la porte et une odeur de renfermé me saisit.

J'ouvris le placard qui se trouvait sur ma gauche : des dizaines d'albums photos en noir et blanc, une vieille boîte recouverte d'une pellicule grisâtre et des classeurs détériorés s'entassaient maladroitement.

J'ouvris, avec toute la curiosité qui me caractérise, un album intitulé « Mariage Haï et Neîma Rosenberg ». Haï, c'était mon grand-père. On ne parle jamais de lui dans la famille. Je ne connais qu'une information le concernant : il a disparu en 1943. J'aurais tant aimé le connaître...

A ma grande surprise, les premières pages étaient vierges. Il me fallut arriver à la troisième pour voir des portraits de mamie Neî. Qu'elle était belle, une véritable vestale ! Suivaient des photos de musiciens entourés de convives. Mais, curieusement, il n'y avait aucune photo des jeunes mariés...

Quelques minutes plus tard, en voulant ranger l'album, une photo voleta et tomba à terre. Je la mis dans la poche de mon jean afin de la coller plus tard car d'autres tâches m'attendaient. Dans ma hâte, je n'avais eu le temps que d'apercevoir un homme en queue de pie, dont on ne voyait pas le visage, jouant du piano. Puis,

j'attrapai la boîte et soufflai dessus. Un nuage de poussière se dispersa dans la pièce ; je pouvais enfin en découvrir le contenu.

À l'intérieur, de vieux programmes de concerts rangés et classés méticuleusement par années, de vieilles cartes postales, d'anciens francs et quelques boutons. J'allais mettre le tout dans un carton de déménagement mais je vis une feuille cornée et jaunie qui s'en échappait. Je la saisis délicatement, de peur de la déchirer.

C'était une vieille partition. De nombreux commentaires manuscrits, plus ou moins lisibles y figuraient.

Mon intuition de pianiste me poussa à descendre jouer ce morceau. Toute excitée, je m'installai au piano, dressai la partition sur le pupitre et laissai mes mains glisser sur le clavier. Je ne faisais qu'une avec la mélodie, rien n'aurait pu m'arrêter. Rien, sauf les yeux pleins de larmes de ma grand-mère, appuyée, émue, sur le piano. J'arrêtai immédiatement de jouer.

- « Que se passe- t-il mamie Neî » ? lui demandai-je inquiète.
- « Rien... rien ma jolie », parvint-elle à me répondre, en s'essuyant les joues du bout des doigts, qu'elle avait encore si fins.
- « Mamie... », soupirai-je.
- « Rien ma puce, tu m'as simplement émue, tu joues aussi bien ce Concerto que la personne qui l'a composée ».
- « Et qui l'a composé mamie » ?
- « Une lointaine connaissance ma chérie… dis-moi, as-tu fini de ranger là-haut » ?
- « Non, j'y retourne et je te descendrai tout lorsque j'aurai terminé » !

J'embrassai ma grand-mère et montai. Pourquoi mamie était-elle si bouleversée ? Si je retrouvais ce compositeur, cela lui ferait sûrement plaisir !

Mais comment faire… Je m'assis sur la chaise. Peut-être y avait-il des informations sur cette partition ? Je la déposai sur le bureau, pris la loupe dans le tiroir et l'examinai telle une véritable détective. Je pouvais y lire des indications sur la manière d'interpréter le morceau et les lettres H.R… De quoi pouvait-il s'agir… Du titre ? Ou étaient-ce simplement les initiales de ce compositeur ? Je me précipitai alors vers l'annuaire qui était resté dans la commode du couloir de l'étage, près du téléphone et examinai, impatiente, le nom des personnes pouvant correspondre aux initiales H.R à Lyon ou à Villeurbanne. Il y en avait quatre !

-Héloïse Robert,
-Hugues Rossard,
-Hadrien Roger,
-Hippolyte Richard.

D'un coup de crayon, je les entourai et composai, excitée le premier numéro.

- « Oui, allo » ? répondit une vieille dame à la voix enrouée.
- « Bonjour madame, je fais quelques recherches pour ma grand-mère, je voudrais savoir si vous connaissez une certaine Neîma Rosenberg » ?
- « Je n'ai pas de temps à vous consacrer et de toute manière ce nom ne me dit rien » ! ronchonna- t- elle.

Elle venait de me raccrocher au nez ! C'était bien la première fois que cela m'arrivait et, pour être franche, je n'aime pas ça. Mais je n'allais pas me décourager pour autant ; après tout, je suis une Rosenberg.

- « Ma chérie, à table » ! cria mamie.

Mince, il était déjà midi ! Je me dépêchai alors de descendre manger pour continuer mes recherches le plus vite possible.

Remontée à l'étage, je composai un à un les trois autres numéros. Malheureusement, aucun ne fut concluant. Je me résignai donc à cesser les appels et, déçue, je me remis à la tâche.

À 16 heures, je descendis, affamée, rejoindre grand-mère dans la cuisine pour prendre le goûter.

- « Mamie, comment vous êtes-vous rencontrés avec papi » ? demandai-je en pelant ma pomme.
- Elle faillit s'étouffer, le visage livide ; je lui donnai alors une petite tape dans le dos en renouvelant ma question.

- « Nos parents étaient amis. Quand tu auras fini dans le bureau, pourras- tu faire du tri dans ta chambre ma douce, s'il te plaît » ?
- « Oui, oui » ! À ce sujet, en rangeant le bureau, je suis tombée sur l'album de votre mariage. Pourquoi n'y-a-t-il pas de photos de vous deux ?
- « Cela ne se faisait pas à l'époque », me répondit-elle, peu convaincue de son propos. » Et tes cours se passent-t-ils bien ma chérie » ?

Pourquoi évitait-elle le sujet ? J'avais pourtant d'autres questions...

- « Oui. Et papi, où a t'il été enterré » ?
- Je sus que j'étais allée trop loin quand je vis les larmes couler à nouveau sur ses joues.
- « Il n'a pas été enterré », me répondit-elle dans un souffle.
- Je me décidai alors à changer de sujet, déçue de ne pas avoir eu de réponses à mes questions.
- « Sinon, je ne t'ai pas dit, j'ai eu 17 en dissertation » !
- « Bravo ma choupette, c'est encourageant pour ton bac de français » ! me félicita-t-elle avec un sourire reconnaissant.

Nous continuâmes de discuter encore une petite heure puis, avant que le soleil ne se couche, je rentrai à la maison.

Après une longue nuit passée à observer la photo trouvée la veille, je pris le métro pour me rendre à l'Opéra de Lyon. C'était pour moi l'endroit où j'avais le plus chance de trouver les renseignements sur ce mystérieux compositeur. Il n'y avait pas grand monde en ce dimanche matin. J'aime cet endroit, c'est mon repère. Quand je me dispute avec mes parents ou que je n'ai pas le moral, je m'y réfugie, et regarde les artistes répéter. C'est un privilège accordé aux élèves du conservatoire, où je suis inscrite depuis mes six ans. Je me dirigeai donc vers l'accueil.

- « Salut Bessodia! Comment vas-tu » ? me demanda Adeline, la responsable de la billetterie qui s'occupait exceptionnellement de l'accueil le dimanche.
- « Bonjour Ad'. Ça va bien merci. Peux-tu me rendre un service, s'il te plaît ? J'aurais besoin que tu me laisses accéder aux archives ».
- « Hum... Je ne sais pas », répondit-elle, hésitante.
- - »'il te plait « ! la suppliai-je.
- « Bon d'accord, mais explique-moi ».

Je lui répondis, d'un ton grave, que je souhaitais retrouver une connaissance de ma grand-mère.

Attendrie par ma démarche, elle m'accompagna au sous-sol, jusqu'à la salle des archives. La liste des musiciens et chanteurs de l'Opéra s'y trouve depuis sa création. Elle me laissa seule car on la réclamait à l'accueil. Dans cette grande pièce, j'ouvris les tiroirs l'un après l'autre. J'observais attentivement les fichiers classés par ordre alphabétique. Quelques minutes plus tard, je découvris le dossier des « H ». À l'intérieur, aucun signe de nom correspondant aux initiales H.R. Peut-être faudrait-il que je cherche dans les R. J'en ouvris un autre : Racault Hadrien 1939-2004, Ruiz Hugo 1920-2000, Rosenberg Haï 1922. Haï ?

Je ne sais pas ce qui me choqua le plus : le fait que le mari de grand-mère ait travaillé à l'Opéra ou qu'il soit encore vivant... Ce n'était pas possible, il devait y avoir une erreur, elle m'avait pourtant dit qu'il était mort ! Je pris sa fiche et sortis précipitamment voir Adeline pour la lui montrer. Mais, quelques instants plus tard, je m'arrêtai.

- « La mélodie » ! ne pouvais-je m'empêcher de crier.

Je courus vers le studio de répétition où m'avait guidée cette douce musique. Le dos d'un homme, assis, imposant, en queue de pie attira mon regard : l'homme de la photo ! Je la sortis de ma poche, tremblante. C'était la même personne ! Pour m'assurer que je n'étais pas en proie à une hallucination, je m'approchai lentement. C'est alors que tout devint plus clair.

- « Haï… « chuchotai-je.

Il s'arrêta net, figé.

- « Vous êtes » ?
- « Bessodia, votre… petite-fille ».

Il se leva et vint vers moi. Je découvris enfin son visage : les traits marqués, une barbe naissante mais les yeux d'un bleu si limpide. Je retrouvai ceux de papa...

- « Vous devez-vous tromper, jeune fille ».
- « Non, Haï, je ne me trompe pas », lui assurai-je.
- « Ne m'appelez pas comme ça » ! cria-t-il. « Désormais, je m'appelle Henry Reigner. Et, je ne suis pas votre… »

Je l'interrompis :

- « C'est bien vous qui avez composé ce Concerto » ?
- « Oui, pourquoi » ?
- « J'en ai trouvé une partition chez ma grand-mère. Laissez-moi vous la présenter et après, vous ferez ce qu'il vous plaira », lui proposai-je, jouant le tout pour le tout.
- « C'est d'accord », accepta-il, à mon plus grand étonnement.
- Soulagée, je sortis de la pièce pour téléphoner à mamie Neî et lui dire de me rejoindre au plus vite.
- « Elle sera là dans dix minutes », lui annonçai-je, heureuse qu'elle soit venue faire son marché sur les quais ce matin-là.
- « Bien, acquiesça-il, d'un ton sec ».

Et il se remit à jouer.

Au bout de quelques minutes qui me parurent des heures, mamie était là, accompagnée d'Adeline qui préféra nous laisser seuls.

Le regard de grand-mère se posa instantanément sur Haï, qui, après avoir entendu le bruit de la porte, s'était retourné.

- « Tu es Vivant* » …
- « Mélodie** » ?

Il me fallut un temps de réflexion avant de comprendre qu'ils utilisaient la traduction française de leur prénom. Ils restèrent de longues minutes à s'observer. Haï se décida enfin à se lever, se dirigea vers elle d'un pas pressé et la serra tendrement dans ses bras. Mamie pleurait. Cette fois, ses larmes étaient des larmes de joie.

- « Mais…Comment… » ? demandai-je.
- « Et si on en parlait autour d'un café » ? proposa-t-il, sereinement.

Mamie et moi le suivîmes, encore sous le choc de ces retrouvailles.

À la cafétéria de l'Opéra, il se libéra :

- « C'était un jeudi de l'hiver 1943, ici-même, en plein concert. Ta grand-mère était dans le public, enceinte de ton père. Je jouais ce fameux Concerto. Une dizaine de Nazis entra. "Herr Rosenberg, mit uns !" ***. Je descendis alors de scène, dans un silence de plomb. Je n'avais pas peur de mourir, oh non, mais j'avais peur de laisser la femme que j'aimais. Je me souviendrai toujours de notre dernier regard… » Haï s'arrêta un instant, ému.

Mamie lui prit la main. J'étais gênée face à cette intimité, je ne savais pas quoi dire. La seule chose que je trouvai à faire fut d'aller le prendre dans mes bras. Il sentait bon, un mélange de cannelle et de tabac froid.

- « Je fus transporté à l'arrière d'un camion pendant plus d'une journée, reprit-il. Je venais d'arriver à Drancy. Régulièrement, les officiers venaient me chercher pour animer leurs dîners et ce, pendant les deux années que j'ai passées là-bas. Je pense que, si je n'avais pas été pianiste, j'aurais été déporté... L'été 1944, je fus libéré et rejoignis Lyon. Mon premier réflexe fut d'aller à la Synagogue où le rabbin m'affirma que ma femme et mon fils avaient été tués... J'étais sous le choc. Je changeai alors de nom pour commencer une nouvelle vie : Henry Reigne, et m'installai dans un petit appartement de la rue Mercière. Depuis, tous les jours, je viens ici accompagner au piano les artistes avant leur spectacle ».
- « Mais pourquoi n'as-tu pas fait davantage de recherches papi … Haï » ?
- « Tu peux m'appeler papi tu sais, ma belle ! Si je n'ai pas insisté, c'est parce que je croyais sur parole le rabbin. Je suis retourné dans notre appartement, mais il était saccagé et presque vide… »
- « Oui Haï, dès que tu as été arrêté, nous nous sommes réfugiés, mes parents et moi-même, à Villeurbanne, où je savais par Madame Cohen, notre voisine, que quelques familles juives y avaient été cachées. Depuis

cette période de terreur, il nous était trop douloureux de parler de toi. Mais nos photos de mariage ne me quittent jamais ».

Mamie se leva, regarda papi et le serra contre elle comme pour s'assurer que ce n'était pas un rêve.

- « Mamie, est-ce pour cela que tu as choisi de m'appeler Bessodia » ?

En guise de réponse, elle vint m'embrasser.

Depuis ce jour, mon prénom est pour moi un cadeau précieux.

*Haï

**Neîma

*** « Monsieur Rosenberg, avec nous ! »

KAUFMANN Oméga, Classe de 3ème